

Sur la traversée des Alpes

Après de nombreux itinéraires de découvertes au rythme de la marche, c'est un peu le hasard qui m'emmène à traverser une partie des Alpes françaises du nord vers le sud. Ce vaste territoire qui du Léman à la Méditerranée fait frontière, essentiellement avec l'Italie, m'est un lieu parfaitement inconnu. Le nom de ses cols associés aux étapes les plus prestigieuses du Tour de France, de ses Parcs nationaux ou régionaux et de ses stations de ski renommées ajoute à l'attrait du projet malgré une certaine crainte de la haute altitude et des passages exposés.

La combinaison d'une notoriété et de conditions topographiques et climatiques a priori hostiles font des Alpes un territoire de défis. Quoi de plus tentant que d'utiliser sa traversée comme un rite de passage. Pour l'amoureux du Léman et de la saveur du citron de Menton *Maître* c'est devenu une évidence, il rallierait le Lac à la Méditerranée pour inaugurer sa retraite. Pour l'occasion, il s'accompagnerait de connaissances pour un tronçon ou l'autre. C'est ainsi que je me suis retrouvé sur cette grande randonnée entre Tarentaise et Ubaye. Je les ai rejoints, lui et son parfait navigateur, de Landry à Larche ; l'occasion de découvrir des "pays" aux caractères marqués.

Planifiées avec soin, les étapes alternaient les journées intenses et d'autres moins exigeantes. Cette combinaison, préférée aux journées de repos, s'est avérée judicieuse en particulier grâce aux bonnes conditions météorologiques : pas de préoccupations concernant le séchage de nos affaires et possibilité, presque chaque jour, de faire des pauses conséquentes.

Le préposé à la planification a manifestement trouvé du plaisir à préparer l'itinéraire le plus adéquat, même si la réalité du terrain nous a obligés à modifier quelque peu notre parcours. Les gîtes et refuges peuvent être occupés par des groupes importants et certains randonneurs, davantage contraints par le temps, réservent longuement à l'avance leur couchette. C'est ainsi que le Refuge du Mont-Thabor est complet ou que le Viso à La Chalp finalement déjà fermé.

Cette anticipation du voyage permet aussi de se préparer à quelques plaisirs. Dès les premiers tableurs une mystérieuse inscription « couscous » figure à côté de l'étape de Plampinet à Briançon qui nous permettra de profiter de cette Cité de Vauban, version alpine.

Au fil des journées nous repérons ceux et celles, en bien plus petit nombre, qui ont entrepris une traversée des Alpes. Il y a le soignant qui a reçu cette expérience comme cadeau de sa soixantaine, une occasion pour lui de revenir sur un ensemble de paysages découverts au fil des ans. Il y a le couple perpignonais, habitué de grandes traversées. Dans l'autre sens c'est un père biterrois et son fils qui enchainent les étapes à un rythme si soutenu que les pieds du plus jeune finissent par déclarer forfait.

Ce contretemps met en évidence les difficultés logistiques à rallier cette marge du pays. Ayant déposé une voiture à Valfréjus, l'extrémité prévue de leur parcours, et l'autre à leur point de départ, comment les récupérer depuis Brunissard au Queyras ? Sans véhicule privé, il reste les options du stop ou du taxi. Cette dernière, depuis Larche, me permet de découvrir un chauffeur intéressant, attaché à l'Ubaye et réaliste sur les limites de ce qu'une région peut offrir à ses jeunes.

Barcelonnette, Barcelo pour les locaux, est en effervescence puisque s'y tient le Festival Moto Alpes Aventure. Un monde majoritairement masculin comme celui de la randonnée alpine. Alors que sur les sentiers les jeunes en-deçà de 30 et les vieux au-delà de 60 ans sont majoritaires en cette fin de saison, la tranche des 45-60 ans est la plus représentée au guidon. Cette répartition genrée a le don d'irriter Mémé Cracra qui aime parler fort et préfère oublier les règles de civilité ; elle n'est heureusement pas représentative des randonneuses et randonneurs rencontrés.

Le dos des plus jeunes marcheurs supporte l'autonomie, l'excès de poids permet alors de limiter la charge financière. Chacun avance alors à son rythme enchaînant plusieurs étapes ou au contraire, comme ce jeune homme rencontré sur le col des Ayes, à une heure trente de chez lui, se donne du temps pour profiter des paysages.

Mon parcours débute à Landry en Tarentaise, gare SNCF sur la ligne de Chambéry à Bourg-Saint-Maurice, une étape en hôtel pour mes acolytes, bienvenue après plusieurs nuits en refuges. On entre tout de suite dans le vif du sujet puisque l'église Saint-Michel est située sur un promontoire qui domine le village le long de ce qui ressemble à une ancienne voie de passage pavée de pierres irrégulières.

Le bâti d'alpage du vallon du Ponturin fait l'objet d'un inventaire qui en souligne les caractéristiques. Chaque "pays" traversé a ses singularités, particulièrement visibles sur les toitures : tôles, parfois recouvertes de planches de bois jointoyées ou pierre plates – les lauzes –, galeries placées sous l'avant-toit propices au séchage plus qu'à l'agrément, salles voûtées généralement de plain-pied, derrière des murs épais qui, dans plusieurs gîtes, servent de salle commune.

Aux Lanches, la mine de galène, plomb argentifère, exploitée de la fin du XVIIIe s. à 1866 témoigne des soubresauts de la Révolution. D'abord interrompue, l'exploitation reprend et le site est choisi pour la mise en pratique des enseignements de l'École des mines. Un *Palais* est édifié pour loger le directeur et les élèves stagiaires mais l'enseignement était donné à Moûtiers dans la vallée de l'Isère, plus accessible.

Nous ignorons le gîte du Rosuel, en marge d'une base de loisirs, qui sert aussi de point d'information sur le Parc national de la Vanoise, le premier du pays créé en 1963 qui étend le *Gran Paradiso* italien. Le toit végétalisé de l'établissement suit la pente de la vallée et s'intègre particulièrement bien au paysage.

Les structures d'accueil dans ce vaste espace protégé sont nombreuses et plutôt bien fréquentées. Gîtes et refuges s'adaptent aux conditions actuelles. Ainsi celui du col du Palet où, après l'installation de panneaux solaires et d'une batterie, on observe que cette dernière n'offre finalement qu'une faible autonomie en regard de l'irrégularité

de la production et de la consommation. Il est donc décidé de les associer à une pile à hydrogène pour utiliser l'énergie au mieux. Las, après le faible enneigement hivernal et la situation caniculaire de cet été, les ressources en eau manquent et le refuge a dû fermer le 18 juillet déjà. Nous logerons au Refuge d'Entre-le-Lac dont le nom énigmatique est une erreur de traduction de *l'Intra du Lai* qui signifie entrée du lac (de la Plagne).

Au cours des journées passées dans le Parc ou dans ses abords immédiats, nous constatons qu'il est délimité de façon à permettre l'exploitation industrielle du tourisme, du ski en particulier. C'est ainsi que le col du Palet (à quelque 500 m. du refuge) nous fait entrer dans le domaine skiable de Tignes – Val Claret avec ses pistes équipées de canons même au-dessus de 2500 m.

Le contraste avec la Vallée du Ponturin dominée par le Massif du Mont-Pourri et de la Sache est saisissant. L'expansion de cette ville à la montagne se poursuit et à Val Claret de nouveaux immeubles sont en construction... Ce développement, alors que fin août rares sont les visiteurs interroge. A Peisey, deux anciens rappelaient que leurs prédécesseurs avertissaient qu'il ne fallait pas toucher aux glaciers... Si le ski estival, qu'ils incriminent, a un effet probablement marginal sur leur fonte, le système qui le rend possible est certainement en cause. Le contraste entre les cours d'eau asséchés et les torrents d'origine glaciaire est révélateur de la crise climatique.

Le cheminement vers le col de la Leisse est emblématique de l'ambivalence pour concilier les différents usages de la montagne. En suivant le tracé du télésiège de Fresse nous observons les bornes tricolores qui délimitent le Parc national de la Vanoise : nature à exploiter ou nature à protéger ? Quand nous pénétrons franchement dans cet espace préservé, c'est sous les installations de la Grande Motte.

Le berger qui cherche à rassembler ses moutons à l'aide de deux chiens nous invite à prendre un raccourci par le lit asséché du Torrent de Leisse pour ne pas avoir à recommencer son travail. Cependant les chiens, même tenus en laisse ou portés, ne sont pas admis dans le Parc.

Le refuge de la Leisse situé sur un promontoire à pris de 2500 m. est très exposé au vent. Dès que le soleil se cache, il fait rapidement froid. L'ambiance y est chaleureuse à notre table masculine, même si des bribes de conversation nous parviennent critiquant le militantisme des maitresses du lieu : slogans féministes et menu végétarien ne font pas l'unanimité.

Pour assurer l'approvisionnement, après les livraisons héliportées d'avant-saison, elles utilisent leurs deux ânes ou leur sac à dos. Précisément l'équipement de base des artistes qui proposent leur spectacle dans les refuges. Par chance à l'heure de leur représentation, une éclaircie bienvenue assure l'éclairage – et le chauffage de l'aire de bivouac – de ce spectacle poétique qui allie arts du cirque et musique. À l'origine, composée de trois frères et sœur de la région, l'équipe « spectacle à dos »

se module selon leur disponibilité ; un comparse intérimaire étrange(r) participe aux spectacles et lui ajoute un côté improvisé.

Outre les Ponts de Croë-Vie et des Vaches, le chemin du Col de la Vanoise passe près d'une casemate qui témoigne de l'importance naguère stratégique de cette région. Il semblerait que des restrictions budgétaires aient contrecarré, en 1933, le développement de cette fortification de la ligne Maginot. Cette étape nous mène ensuite à Pralognan-la-Vanoise qui accueille les épreuves de curling pendant les Jeux olympiques d'Albertville en 1992. La vue depuis le camping, quasi désert en cette semaine de rentrée scolaire, est magnifique mais pas le temps de s'attarder : la pluie arrive et nous parviendrons mouillés aux Prioux, agréable hameau où nous dormons au gîte-restaurant.

Le brouillard se lève alors que nous progressons vers le Col de Chavière, 2796 m. point culminant de mon parcours, par un chemin carrossable jusqu'à la hauteur du Refuge de Pécelet-Polset. Peu après nous pénétrons l'étrange arrangement de cairns qui interroge sur la toponymie du lieu : est-ce le nom de Plan des Cairns qui a suscité l'érection de tous ces amoncellements ou leur présence qui a fini par désigner ainsi ce lieu-dit. Toujours est-il que trouver son chemin nécessite la consultation de la carte, surtout que d'anciens tracés sont encore visibles sur le relief.

Le versant nord du col est pentu dans un terrain d'aspect sablonneux finalement plus stable qu'il n'y paraît. Si le temps s'est levé sur la Maurienne, des nappes de brouillard subsistent du côté de la Tarentaise et les marcheurs qui viennent à notre rencontre sont bien équipés malgré la pente ascendante.

Un rocher nous protège du vent frais pour découvrir les surprises du panier-repas du jour : chaque aliment – pain, jambon, fromage, œuf, tomate, pêche,... – est emballé dans une feuille d'aluminium. Si l'essentiel des pique-nique reçus en cours de route est constitué d'une salade à base de céréales remise dans notre boîte ad hoc, le slogan "sans déchets" est un vœu pieux : barre de céréales, friandises,... nous obligent à emporter des ordures et à ne pas manquer les poubelles où nous pouvons nous en débarrasser.

Nous abordons la longue descente vers Modane. Ici la limite du Parc, entre pinède et mélézin, est liée à une prise d'eau qui est une autre forme d'exploitation du territoire alpin. Face à nous d'impressionnantes cascades qui prennent leur source sur le Glacier de Chavière. Le plus surprenant est la couleur franchement noire de l'une d'entre elles qui souligne l'intensité de la fonte.

Avant de quitter le Parc de la Vanoise nous nous arrêtons à L'Estiva, vieux chalet de 1641, dans le hameau de Polset où nous rejoignons le tracé du GR 5 avant de nous diriger vers Modane, 800 m. en contrebas. La tenancière tient un livre d'or des randonneurs qui effectuent un long parcours notamment de ceux qui viennent de Rotterdam (GR 5) ou qui enchainent les grandes traversées (Hexatrek). Dans cet espace protégé nous aurons vu plus de randonneurs que de gibier : un chamois, un

couple de bouquetins, des marmottes – que nous approcherons tout au long du parcours – et quelques oiseaux, mais nulle trace de l’emblématique gypaète.

Modane est une de ces villes établies comme axe de transit. Fourneaux et Modane-Gare, en enfilade le long de la ligne ferroviaire, sont dominées par le flux alterné de camions sur l'autoroute en réfection du Fréjus. Le trafic est au cœur de l'économie locale et, comme souvent dans les villes-frontières, on s’y sent comme dans un cul-de-sac. Cette impression est particulièrement sensible lorsque nous attendons que la machine à laver de *Revolution Laundry* se libère puis traite notre linge. Le concept conçu pour les clients automobilistes d'un supermarché adjacent montre, s'il est encore besoin, l'importance de disposer d'un véhicule pour participer à la société française contemporaine alors que les utilisateurs potentiels d'une laverie automatique ne peuvent pas toujours en posséder une.

Cette étape au bord de l’Arc est vite oubliée puisque le chemin qui grimpe vers le col de la Vallée Étroite ne nous ménage pas jusqu'à Valfréjus. Il suit la ligne électrique dont mon coéquipier sait qu'elle cherche à aller au plus droit sans s'occuper des pentes. Depuis la station, le chemin vers le col est heureusement moins raide. *Maïtronome* se rafraîchit dans la baignoire limoneuse formée par le Ruisseau de Charmaix au bien nommé Lavoir. Ce lieu-dit est dominé par une fromagerie installée dans une ancienne caserne liée aux fortifications de la ligne Maginot : association incongrue dans ce paysage alpestre que cette construction partiellement ruinée, ses casemates et les couleurs rose violacées des derniers épilobes.

En aval du col passe la frontière entre la Savoie et les Hautes-Alpes qui est aussi la limite entre les régions Auvergne-Rhône-Alpes et Provence-Alpes-Côte-d'Azur (PACA). Cette délimitation ouvre à un parler plus chantant au milieu du parcours du Léman à la Méditerranée de mes acolytes. Dans l'immédiat, il nous emmène dans le monde transalpin ! La Vallée Étroite étant irriguée par un affluent du Pô, l'accès s'y fait de préférence par Bardonecchia. Français depuis 1947, ce petit morceau de territoire est investi par les Italiens : toutes les inscriptions sont bilingues et les gîtes *Re Magi* (du nom des sommets Balthasar, Melchior et Gaspard) et *Terzo Alpini* appartiennent au Club Alpin Italien. Apéritif offert, puis cuisine italienne sont de rigueur et apportent une touche de diversité même si les saucisses piémontaises ne varient finalement pas tant des *diots* savoyards.

Nous quittons cette enclave par le Passage des Thures pour une courte étape vers Plampinet. Depuis le plateau le sentier plonge dans une combe avec de remarquables concrétions dont l'élégante cheminée de fée. Un autre tracé nous aurait emmenés vers le col de l'Échelle connu comme lieu de passage de migrant·e·s grâce à des volontaires qui ont été déferés en justice pour leurs actes de solidarité.

À destination nous logeons dans une ancienne caserne de chasseurs alpins... Malgré le temps à disposition nous ne pouvons voir les fresques de l'église Saint-Sébastien et de la Chapelle Notre-Dame-des-Grâces. Ici, comme à Maljasset ou à Fouillouse, on vante des trésors picturaux tout en refusant l'accès aux gens de passage. Encore

plus étrange, la fermeture de la chapelle Sainte-Anne aux abords du lac éponyme qui permettrait l'abri à un randonneur surpris par le mauvais temps !

Paresseusement, ou habités par la gourmandise, nous longeons la Clarée pour rejoindre Briançon. Le temps d'une halte au Restaurant du Lac aux Alberts pour déguster un excellent couscous ne nous prive pas de découvrir le pont d'Asfeld pour pénétrer dans la Cité Vauban de Briançon construite sur un éperon rocheux très pentu qui donne un esthétisme particulier à cette ville protégée par un ensemble de murailles et de fossés, au cœur d'un ensemble de forts édifiés sous la direction de Vauban.

Briançon est une ville de convergence. Au pied de quelques cols consacrés par le Tour de France, les amateurs de vélo et de sports motorisés y rejoignent les randonneurs de la Grande Traversée des Alpes. Une équipe de vttistes belges a emmené son stand de ravitaillement au Chalet des Ayes que nous atteignons par la route jusqu'à Villar-Saint-Pancrace puis par un chemin forestier, classé départemental, réservé au trafic lent. Continuant par le col des Ayes nous accédons au Queyras dans les Alpes de Haute-Provence.

Cette région limitrophe de l'Italie nous paraît verdoyante. Quelques pluies nocturnes ont redonné vigueur aux herbages, mais n'ont pas compensé l'état de sécheresse. Dans tous les hébergements nous entendons le regret d'un hiver sans neige qui a ruiné la saison. Contrairement aux grandes stations de Savoie, le tourisme y paraît moins invasif. Les installations moins démesurées visent davantage une complémentarité entre piste et randonnée ou ski nordique. Cela n'empêche pas qu'au-dessus de La Chalp (Arvieux) la forêt soit lardée d'entailles pour permettre aux skieurs de s'élancer.

L'étape par le lac de Roue vers Château-Ville-Vieille nous laisse le temps de découvrir Fort Queyras. Ce château privé offre quelques surprises : jusque dans les années 1930, il a été transformé et étendu pour héberger des soldats.

Une belle exposition des ciels nocturnes de Jeff Graphy renforce cette impression de dominer le monde depuis les cols du Queyras tant le regard porte loin. Pinèdes et mélézins alternent sur les flancs des vallons parfois échançrés par un ravin comme celui de Ruine Blanche au relief tourmenté. Dans ces villages nous trouvons quelques points de vente qui permettent de renoncer aux paniers-repas. Les sandwiches de Chapeau-Ville-Vieille (un jeu de mots pour un lieu où disparaissent les couvre-chefs) sont gargantuesques : une baguette entière richement garnie.

À Château-Ville-Vieille comme à Ceillac, de part et d'autre du Col Fromage, les éléments se sont déchaînés le 13 juin 1957 : repères des niveaux atteints par les crues et photos des dévastations rappelle cette sinistre nuit.

Le relief du Queyras est très varié : après avoir atteint le plateau où sont situés les Lacs Miroir (ou des Prés Soubeyrand) et Sainte-Anne quelques zigzags nous mènent au Col Girardin avant de plonger de 800 m. en deux paliers sur Maljasset. Le deuxième débute à l'embranchement 2368 sur des schistes dont on nous

recommande d'éviter l'érosion en respectant les lacets ; l'indication « 1,5 km ; 1h15 » a de quoi crisper d'autant que dans la multitude de traces le sentier est invisible. Heureusement après des premiers pas hésitants, nous trouvons les fameux lacets. Cette étape est prisée des photographes. Les randonneurs qui suivent le même chemin ont le regard affûté et sont, comme le jeune qui se dope au croissant et au pain au chocolat quotidien pour avaler les étapes, partagés entre tenir le rythme et laisser le temps modifier les jeux de lumière.

La gardienne du refuge du Club Alpin de France est passionnante et nous passons une excellente soirée avec les deux autres clients et l'équipe qui fait tourner l'établissement. Quelle chance d'être là un soir de si faible affluence ! Les randonneurs qui ont choisi le gîte de la Cure se sont également réjoui de leur choix. La qualité de l'accueil n'est évidemment pas toujours aussi cordiale, surtout que pour certains gardiens la fin de la saison est attendue avec soulagement.

L'étape de Fouillouse débute par une longue portion de sentiers alternés avec la route heureusement très peu fréquentée. Nous pouvons apprécier le jeu des brouillards sur les versants de la Haute Ubaye, étroite vallée qui se transforme en gorge profonde à la hauteur du Pont du Châtelet. Ce dernier, ouvrage riquiqui lorsqu'on le traverse, domine la rivière de près de 100 m.

Les derniers cols de mon parcours alpin seront ceux du Vallonnet et, dans son prolongement, de Mallemort (2558 m.). Ici encore les ruines d'ouvrages militaires rappellent la défense de la frontière avec les baraquements et la batterie de Viraysse édifiée dans la dernière décennie du XIXe s. La descente sur Larche révèle diverses positions militaires. Elles n'ont pas permis d'épargner Larche, village déjà touché par le premier conflit mondial, de la destruction par les Allemands lors des combats d'avril 1945. La présence d'ouvrages stratégiques paraît incongrue, mais les tensions dues aux passages de migrant·e·s dans le Briançonnais rappellent l'enjeu politique que présente toute frontière. La formation tardive de l'Italie et l'attribution de territoires savoyards au Royaume sarde puis à la France les ont justifiés. Ces incertitudes passées tranchent avec un terroir qui paraît immuable et l'utilisation de ce territoire dans un but récréatif. Une attribution qui m'a fait vivre une belle expérience et regretter de laisser mes compagnons poursuivre leur périple vers Nice. En deux semaines la greffe avait bien pris et permis à une complicité de se développer. Seule consolation, un retour plus doux vers le quotidien par Barcelo, même vrombissante de plutôt grosses cylindrées, et Gap qu'en traversant l'agglomération niçoise.